

Un noble trio

Autor(en): **Fonseca, H. de**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **38 (1900)**

Heft 47

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-198437>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Un noble trio.

Par une soirée humide et brumeuse de décembre, un homme d'une taille au-dessus de la moyenne, s'appuyant sur un bâton, parcourait les rues de Paris. Ses pas étaient lents et indécis; les rebords d'un vieux chapeau dissimulaient presque sa figure; sa barbe blanche tombait sur sa poitrine et ses cheveux blancs sur ses épaules voûtées.

Sous le bras, il portait un paquet oblong recouvert d'un mouchoir. Les flots de lumière et les éclats de rire provenant des hôtels et des restaurants remplis de monde semblaient l'étourdir. Mais il poursuivait sa route comme quelqu'un qui agit sous l'influence d'un puissant stimulant, dirigeant sa marche vers la Cour-aux-Fontaines.

Arrivé là, le pauvre homme leva la tête et, voyant des lumières briller à chaque fenêtre du voisinage, il chercha un abri au coin de la Grand'Rue et d'une allée très fréquentée. Il ouvrit alors son paquet et en sortit un vieux violon. Ses doigts nerveux pincèrent les cordes, puis, après avoir accordé l'instrument, il se mit à jouer. Une demi-douzaine de passants s'arrêtèrent pour l'écouter, mais les doigts du musicien tremblaient et les sons qu'il produisait étaient tellement faux que les quelques auditeurs s'enfuirent en se bouchant les oreilles. Un chien du voisinage se prit même à hurler d'une manière lugubre.

Découragé, désespéré, le malheureux s'assit sur le bord du trottoir, plaça son instrument sur ses genoux et murmura, les larmes aux yeux :

— Mon Dieu, je ne puis plus jouer!

Au même moment, trois jeunes gens arrivaient en fredonnant un air populaire auquel ils avaient adapté des paroles insignifiantes. L'un d'eux heurta par mégarde le violoniste; un autre tomba sur lui en faisant rouler à terre son chapeau; le troisième recula de surprise en voyant, après cette bousculade, un homme se relever et se diriger vers la lumière.

— Je vous demande pardon, monsieur, dit-il, je crains que nous ne vous ayons fait mal!

— Non, répondit le vieillard en se courbant avec difficulté pour ramasser son chapeau. Mais l'un des jeunes gens avait devancé ce mouvement et tendait le chapeau au pauvre artiste, pendant qu'un autre, apercevant le violon, demandait :

— Vous êtes musicien, monsieur ?

— Je l'étais dans le temps, murmura le vieillard, et deux larmes coulèrent le long de ses joues ridées.

— Qu'y a-t-il ?... Souffrez-vous ?... Pouvons-nous vous venir en aide ?... Dites-le, je vous en prie...

Le pauvre homme les regarda un moment, puis, tendant son chapeau, dit :

— Faites-moi l'aumône, s'il vous plaît. Je ne puis plus gagner mon pain en jouant du violon, mes doigts sont paralysés... Ma fille se meurt de consommation et de privations...

Le ton douloureux avec lequel ces paroles furent prononcées émut le cœur des jeunes gens. Ils plongèrent la main dans leurs poches et ils en sortirent, hélas ! le premier dix centimes, le second vingt-cinq centimes et le troisième un morceau de résine, au total : trente-cinq centimes. C'était bien peu et ils se regardèrent tristement.

— Amis, dit l'un d'eux, — celui qui avait adressé la parole au vieillard, — cet homme est un confrère, nous devons venir à son aide. Adolphe, prends le violon et accompagne Gustave, pendant que moi je me charge de la quête...

Aussitôt dit, aussitôt fait. Les collets furent remontés et les chapeaux abaissés sur le front et sur les yeux.

— A présent, amis, faites de votre mieux. Commencez, Adolphe, jouez d'abord un air populaire pour attirer les passants.

Sous le jeu magnétique des doigts du jeune virtuose, le vieux violon soupira, pleura, rit, parla, chanta, pria; il jeta des notes enchanteresses. Chaque fenêtre du voisinage s'ouvrit et fut bientôt garnie d'auditeurs; les passants oublièrent leurs courses, les voitures et les véhicules furent arrêtés par la foule. Des applaudissements enthousiastes éclatèrent de tous côtés et de nombreuses pièces d'argent vinrent tomber dans le chapeau du vieil artiste, placé en évidence pour les recevoir. Le jeune violoniste exécuta un point d'orgue.

— Maintenant, à mon tour, dit Gustave, et le jeune homme, accompagné par le violon, chanta :

Venez, noble dame.

Sa belle voix de ténor se développa, ample, brillante, sonore.

« Encore ! Encore ! » criait l'auditoire émerveillé, et la collecte augmentait à mesure que la foule grossissait.

Encouragé par le succès de son entreprise, celui des jeunes gens qui s'était réservé de faire la quête s'écria :

— Mes amis, comme conclusion, le trio de Guillaume-Tell. Adolphe, en nous accompagnant, ne sois pas étonné si mon baryton faiblit. Soutiens-le le mieux possible ! tu le sais, ce n'est que la circonstance qui me fait chanter, et toi, Gustave, encore quelques flots d'une mélodie aussi harmonieuse et notre but est atteint.

Le trio commença. Le vieillard qui, jusqu'à ce moment, était resté immobile, comme fasciné par un rêve, se releva, regarda autour de lui avec des yeux animés et brillants et se mit à battre la mesure avec l'entrain d'un chef d'orchestre. Les jeunes gens encouragés par son enthousiasme se surpassèrent. L'auditoire électrisé n'épargna ni l'argent ni les applaudissements; les pièces blanches sortirent de toutes les bourses et tombèrent en si grand nombre des fenêtres que le quêteur avait de la peine à les ramasser. Le concert terminé, la foule se dispersa, commentant cet événement extraordinaire.

Les jeunes gens, alors, s'approchèrent du violoniste que l'émotion rendait muet :

— Vos noms, murmura-t-il, afin que ma fille puisse les prononcer dans ses prières ?

— Mon nom, dit le premier, est *Foi*.

— Le mien, ajouta le second, est *Espérance*.

— Et moi, dit gravement le troisième, remettant au viel artiste le chapeau qui avait peine à contenir tant d'argent, je me nomme *Charité*.

— Ah ! messieurs, messieurs, permettez au moins que je vous fasse connaître qui vous avez si généreusement secouru. Mon nom est Chappner. Je suis Alsacien. Pendant dix ans, j'ai dirigé l'orchestre à Strasbourg; là, j'ai eu l'honneur de faire exécuter, pour la première fois, *Guillaume-Tell*. Hélas ! depuis que j'ai eu le malheur de quitter mon pays, le chagrin et la maladie m'ont assailli. Vous venez de me sauver la vie. Avec cet argent, je puis retourner à Strasbourg, où je suis connu et où ma fille sera bien soignée. L'air natal lui rendra la santé; que vos talents, dont vous avez su faire un si noble usage en venant à l'aide de la détresse d'un étranger, soient bénis, vous serez grands parmi les grands !

— Amen ! répondirent les trois jeunes gens, qui, se prenant chacun par le bras, continuèrent leur promenade.

Lecteur, êtes-vous curieux de savoir si la prédiction du vieillard s'est réalisée ? Je puis, au risque cependant de commettre une indiscrétion, vous révéler les noms, devenus illustres, de ces trois jeunes gens : le ténor était Gustave Roger; le violoniste, Adolphe Hermann; le quêteur, Charles Gounod.

Traduit de l'anglais par H. de FONSECA.

Variations sur le chrysanthème. —

Chrysanthème est bien masculin, on semble être maintenant d'accord à ce sujet. On dit bien quelquefois une *belle chrysanthème*, comme on disait autrefois de *bonnes légumes*. Un journal français fait d'une façon humoristique allusion à la chose et met dans la bouche d'un ministre le couplet suivant :

Que les Chrysanthèmes sont *belles* !
Que les Chrysanthèmes sont *beaux* !

Verse ton *petit* arrosoir
Sur *cette belle* Chrysanthème ;
Arrose *ce beau* Chrysanthème
Avec *ta petite* arrosoir.

Pommes de terre à la maitre d'hôtel. —

Faites cuire à petit feu dans l'eau salée des pommes de terre que vous aurez eu soin de laver. Coupez-les en rouelles, mettez-les dans une casserole avec quelques cuillerées d'eau, un bon morceau de beurre, sel, poivre, persil haché fin. Laissez mijoter pendant quelques minutes; lorsque le tout est bien lié, ajoutez un peu de citron et servez.

THÉÂTRE. — La représentation populaire de mardi dernier, *Les Romanesques* et *Les surprises du divorce*, avait salle comble. Mais pourquoi ne voit-on pas au théâtre, ces soirs-là, les spectateurs à l'intention desquels ces représentations ont été instituées ? La direction a fait son devoir; elle a consenti à un sacrifice, en considération du but très louable auquel il répond. Aux véritables intéressés maintenant de faire le reste. — Jeudi, excellente représentation de *La Tosca*. Mme Sybel Bardet a joué Florian Tosca dans une note très personnelle, c'est-à-dire qu'elle n'a pas cherché à copier Sarah Bernhard. M. Crouzet, par sa diction parfaite, son jeu sobre et élégant, a rendu supportable l'horrible rôle du baron Scarpia.

Dimanche : *La Tosca* et *Bébé*.

Boutades.

Un obèse consulte le joyeux docteur X...

— Il faut absolument, lui dit-il, que vous me fassiez maigrir.

— J'ai justement un client qui me demande de le faire engraisser; je vais vous mettre en rapport, vous tâcherez de vous arranger....

Au restaurant.

On sert à Berlureau des œufs à la coque. Il en prend un, brise le haut de la coquille et demande au garçon :

— Sont-ils déjà salés ?

— Que ferais-tu si tu trouvais cent mille francs ?

— Je ne ferais plus rien.

Berlureau vient d'être père, on lui présente son rejeton.

— C'est un garçon. Comment le trouvez-vous ?

Alors, Berlureau, philosophiquement :

— Autant celui-là qu'un autre !

Soirées de fiançailles.

— Avouez, monsieur, que lorsque je vous aurai donné ma fille, je ne serai plus pour vous qu'une belle-mère exécrée.

— Oh ! peut-on dire....

— Vraiment, vous m'aimerez un peu ?

— Aussi peu que vous voudrez !

Un distillateur qui veut assister au dénouement d'une grande affaire arrive en retard à l'audience. Désireux de savoir où l'on en est, il demande précipitamment à l'huissier :

— Est-ce que le jury a déjà rendu son vermouth ?

En jour d'audience plusieurs conseillers dormaient et d'autres parlaient entre eux un peu trop haut. Le président dit alors : « Si ces messieurs qui causent ne faisaient pas plus de bruit que ces messieurs qui dorment, cela accommoderait fort ces messieurs qui écoutent. »

La rédaction : L. MONNET et V. FAVRAT.

Le docteur HERMANN, d'Athènes (Grèce), écrit : « Les *Pilules hématogènes* du docteur Vindevogel m'ont toujours pleinement satisfait. Ce reconstituant est le plus efficace de tous ceux qui m'ont été soumis pour combattre avec certitude les divers cas d'anémie, de faiblesse et d'épuisement. »

125 pilules à fr. 4.50. — Dépôt dans toute pharmacie.

Papeterie L. MONNET, Lausanne.

3, RUE PÉPINET, 3

AGENDAS DE BUREAUX
et Calendriers pour 1901.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.